

La confession

(Les confidences du père Antoine)

Chapitre I

« A la tienne, Antoine ! » Seul devant mon verre de vin, je fête mes soixante-quinze balais. Quand je pense que voilà maintenant cinquante-trois ans, jour pour jour, que je suis entré dans les Ordres. Plus d'un demi-siècle au service de Notre-Seigneur.

Je me suis levé ce matin avec l'idée dans la tête que cette journée ne serait pas comme d'habitude. Je ne sais pas pourquoi, mais rien ne se passe comme je veux. Sophie, mon aide ménagère m'a laissé un message sur mon répondeur pour m'informer qu'elle ne pourrait pas venir « prise d'une mauvaise grippe » me disait-elle.

Ensuite, le chauffe-eau qui me lâche alors que je suis sous ma douche, plein de mousse. Je ne suis pas du genre à me plaindre, mais là vous avouerez, je me suis laissé aller à lancer des injures. Il

faudra que j'en demande pardon à Notre-Seigneur cet après-midi.

C'est peut-être pour me punir d'avoir blasphémé plusieurs fois, qu'en enfilant mon pantalon, j'ai perdu l'équilibre et que je me suis retrouvé par terre, la cheville endolorie. A mon âge, je n'ai plus la résistance d'un gamin !

C'est donc clopin-clopant que j'ai pris la direction de la cuisine pour préparer mon café. Il m'en restait d'hier, alors j'ai voulu le faire chauffer et comme je souffrais trop, je suis allé me mettre de la pommade. C'est un bon produit, il agit vite, la douleur cesse en quelques minutes. Que c'est agréable de ne plus avoir mal !

Dans la cuisine, un bruit étrange m'interpelle, je me lève avec la plus grande prudence pour ne pas me blesser à nouveau, quand je me rends compte que mon café bout tant et plus ! « Café bouillu... café foutu ! » Une nouvelle

fois, je me laisse aller à jurer. Je m'assois sur la chaise, devant ma tasse vide, je prends ma tête dans mes mains et je me demande pourquoi aujourd'hui tout va de travers, le jour de mon anniversaire !

La tasse devient donc un verre et le café du vin. Devant tant d'adversité, je ne peux cependant pas m'empêcher de sourire « Moi, petit curé de campagne, je transforme le café en vin, quelle ironie ! » Il est neuf heures du matin et je m'enfile de l'alcool, je peux me le permettre, ce jour est quand même spécial.

Je vide en une fois le jus de la treille, sans me poser de question. Il est âpre, acide et mauvais. « Bon anniversaire, Antoine ! » Je me le répète comme si tout se passait bien. « Allez, un autre verre, il faut bien achever cette bouteille, et on n'en parlera plus ! »

Je n'ai pas l'habitude de boire. Non, juste un petit alcool le dimanche quand j'ai fini de dire la messe. Rien de bien méchant. Mais aujourd'hui, je sens que je vais en avoir besoin. J'embrasse du regard la cuisine qui est mon univers depuis tant d'années. Ces meubles vieillots, cette table bancale en bois qui a fait son temps... et ces chaises, qu'elles sont moches, ces chaises, sales et usées ! Comme moi. Non que je sois sale, je sors de ma douche. Tiens, il faut que je pense à appeler le père Lucien, le plombier, il va falloir qu'il fasse un nouveau miracle avec ma chaudière. Je ne peux pas me permettre de la changer. La semaine dernière, mon Ami 6 m'a lâché elle aussi, elle avait plus de trente ans. Je l'avais trouvée chez le vieil Emile.

Je m'en souviens comme si c'était hier.

« Toine, me dit-il, tu me donnes l'extrême onction et moi je te donne Berthe. » Sacré Emile, il était allongé dans son lit, prêt à succomber sous le

poids des ans, qu'il pensait encore à moi. Il m'a pris par le col et il a continué « Tu m'entends Toine, je te donne Berthe, tu sais, ma vieille caisse. Elle te sera utile à la place de ton vélo pourri. » Le simple fait de parler de ma bécane rouillée et gémissante, il s'était mis à rire. Son rire se transforma vite en toux. Deux minutes plus tard, il était mort. Emile, mon ami. Tiens, je bois à ta santé ! Seulement la bouteille est vide. Alors je me contenterai de penser à toi, à ta gentillesse.

Oui, la vieille guimbarde, qu'elle était solide ! Elle m'a bien servi en effet, Emile. La semaine dernière, elle n'a pas voulu démarrer. Berthe est morte, elle aussi. C'est normal à son âge !

C'est pourquoi j'ai rassemblé mes maigres économies pour acheter une 4L, c'est bien une 4L. Elle devra tenir au moins vingt ans...

Qu'est-ce que je raconte, moi, dans vingt

ans je fêterai mes quatre-vingt-quinze ans. Est-ce que je conduirai encore à cet âge-là ?

Sur la table, mon téléphone à clapet vibre sous l'effet de la sonnerie. Le son me tire de mes rêveries.

« Inconnu » C'est tout ce qui est inscrit en guise d'appelant. Je soulève la partie mobile pour écouter ce que cet inconnu veut me dire.

Une voix d'homme enroué, non de femme qui a trop fumé, en fait je n'en sais rien, m'interpelle « Père Antoine, c'est vous ? » *Qui voulez-vous que ça soit, c'est mon téléphone*, me dis-je. « Oui, bien sûr » je réponds aimablement.

A l'autre bout du fil, si j'ose dire, l'individu se tait, il semble hésiter. Alors je l'incite à parler « Je peux vous être utile à quelque chose ? »

Mon interlocuteur se racle la gorge. « Oui, je dois me confesser ». Comme sa demande fait partie de mes fonctions, je

lui confirme que je peux faire ça pour lui, ou pour elle. Je tente de lui faire dire son prénom, mais l'inconnu reste une voix asexuée, une voix sans visage.

Le vin commence à faire son effet et ma cheville me rappelle à l'ordre. Mon interlocuteur se décide enfin à me parler « Au confessionnal, dans une heure précisément. Je vous y attendrai. Je compte sur vous mon père, c'est très important ».

Plus rien, le vide... il ou elle a raccroché. Mais bon sang, quelle journée !

Je referme le clapet, je regarde les restes de ma beuverie et je pars dans ma chambre mettre un bandage sur ma cheville qui ne va pas très bien.

En jetant un œil à la pendule au-dessus de mon lit, je constate qu'il est neuf heures vingt. J'ai le temps. La bande serrée, j'enfile ma soutane et me voilà fin prêt à écouter les aveux de cette personne qui ne s'est même pas présentée.

Que les gens sont bizarres parfois.

Avant de sortir, je prends la canne qui m'a servie à plusieurs reprises. Je traverse la rue déserte pour me rendre à mon église. Autour de moi il n'y pas âme qui vive. Le vieux Félix, assis par terre, me regarde de ses yeux mouillés. Il est noir et blanc, d'où son nom. J'oubliais, mais vous l'aviez compris, Félix est un chat. Dans la Maison de Dieu, nous sommes seuls, le Seigneur et moi. Je le salue en passant devant la croix, je n'ose pas lui parler de mes tourments de ce matin, ça ne l'intéresserait pas. D'ailleurs, je sais qu'il est au courant de tout.

A ma gauche, le confessionnal en bois m'attend. J'ouvre la porte centrale qui couine un peu, je m'assois le plus confortablement. Il n'est pas l'heure, je suis toujours en avance. Je souris, mon interlocuteur de tout à l'heure sera

surpris de me voir déjà là !

De l'autre côté de la grille, à ma gauche, j'entends un bruissement. Je soulève le rideau qui nous sépare, l'ombre du visiteur et moi. Je perds contenance, il ou elle est arrivé(e).

« Mon père, j'ai un aveu à vous faire, couvert par le secret de la confession.

- Bien sûr mon enfant. » Je n'ose pas dire mon fils ou ma fille, dans le doute.

« Pardonnez-moi, mais je dois vous tuer mon père. »

Alors là, je suis stupéfait. Nous n'avons pas prononcé beaucoup de paroles. J'ai du mal à saisir ce qui vient de m'être révélé. Il me faut quelques instants pour comprendre. A côté de moi, j'ai un malade qui m'a dit qu'il va me donner la mort !

J'ai la tête qui tourne, je soulève un peu plus le rideau pour tenter de voir le visage de l'inconnu qui me menace quand je m'aperçois qu'il n'y a plus

personne. Mes oreilles bourdonnent. Je pousse doucement la porte et glisse un œil. Déjà loin, une silhouette dans une cape, la tête encapuchonnée file vers la sortie.

Est-ce la stupeur, l'angoisse ou la bêtise, je ne sais pas, mais je n'ai pas l'idée de la suivre. Cet inconnu qui s'enfuit vient d'annoncer ma mort prochaine !

Chapitre II

Je reste assis dans le confessionnal. Je ne sais pas quoi faire. Bien sûr que je n'ai pas été toujours tendre avec mes ouailles. Mes sermons ont bien été un peu brutaux parfois, mais de là à vouloir ma mort, il y a un monde !

« Bonjour mon père, bénissez-moi, car j'ai beaucoup péché. »

La voix de Justine me sort de ma torpeur. Qu'est-ce qu'elle a encore bien pu faire pour demander à être bénie, celle-là ? Elle a dit zut à son père ?

« Je vous écoute, ma fille... »

Et la voilà qui me raconte sa vie, comme deux fois par semaine. Je suis patient, j'écoute d'une oreille distraite, car mon « client » précédent m'a quand même sacrament secoué.

Justine enfin partie, je sors du confessionnal et je contemple mon église. Elle est calme, toujours zen, un

peu trop à mon goût. Au fil des années, les fidèles ont déserté ce lieu sacré pour lui préférer le lit douillet, le dimanche matin et les préparatifs d'un repas dominical trop lourd. La foi n'est plus ce qu'elle était. « Est-ce ma faute ? » me dis-je tout haut convaincu que personne ne pouvait m'entendre.

« Je ne crois pas mon père, vous êtes, semble-t-il, quelqu'un de bien. »

Je me retourne pour tomber sur Mademoiselle Bouvon, une jeune fille qui rosit quand je la regarde, qui baisse la tête quand je lui parle et qui murmure pour me répondre. Quel drôle de personnage que cette Suzette. Ses parents doivent aimer les crêpes. Bref, je lui souris pour faire bonne figure, elle baisse la tête en rougissant et susurre « Vous êtes un homme bon, monsieur le curé ».

« Merci Suzette » je lui jette au visage. Elle finit par me lasser avec ses airs de Sainte Nitouche, comme on dit. Tous les

jours, il faut que je la croise. Mais au fait, elle ne serait pas amoureuse de moi au moins ? Nous avons un demi-siècle d'écart quand même ! Je souris. Elle croit que c'est pour elle. J'efface de mon visage ce signe qui provoque le malentendu.

« Tu voulais me voir, Suzette ? » La crêpe ? Non la tarte plutôt. Pauvre fille. Quand je pense que je l'ai vue naître et grandir. Elle a gardé le même niveau intellectuel qu'elle avait à cinq ans. Pauvre fille !

« Suzette, tu avais quelque chose à me demander ? » Je lui répète, car elle ne semble pas m'avoir écouté. Elle susurre qu'elle venait seulement prier, mais que ma présence lui fait plaisir. Hé bien pas moi, elle m'ennuie cette gamine.

« Alors si tu n'as rien à me dire, tu devrais retourner faire le ménage chez madame Mercier, elle doit t'attendre. Tu te souviens que tu fais les ménages,

hein, Suzette ? » Je lui parle comme à une demeurée. N'en est-elle pas une ? Pauvre Suzette !

Après un petit hochement de tête, la crêpe s'enfuit à toute berzingue vers la maison de l'apothicaire.

Je lève les yeux au ciel, « Elle est pourtant bien fichue cette gamine, elle pourrait attirer les garçons, fonder un foyer, avoir de gentils enfants... » Quand elle fera le bilan, le dernier jour de son existence, elle dira : j'ai nettoyé l'officine de Madame Mercier et j'ai côtoyé un curé ! A la fin de sa vie ? Au fait, la mienne est proche, semble-t-il.

Je l'avais oublié celui-là. A moins que ce soit une femme... Cette voix si imparfaite, ni homme ni femme... et pourquoi veut-on ma mort ?

Je me dirige d'un pas décidé vers la gendarmerie, puis je m'arrête sur la voie publique. Je n'ai pas le droit d'en parler.

J'ai rencontré mon assassin sous le secret de la confession !

Cette vérité m'apparaît aussi soudainement que lorsque j'ai décidé de devenir curé à vingt ans. Sans raison, ou plutôt, juste pour contrarier mon père qui en bouffait tous les jours, du curé. Ah celui-là qu'est-ce qu'il pouvait jurer contre les curetons. Qu'il était vulgaire mon paternel et brutal aussi. « Donnez-nous notre pain quotidien... » Il m'en distribuait tous les jours lui aussi, des pains... même pour rien. Sauf qu'il buvait trop. Enfin, c'est du passé. Si ma pauvre mère avait encore été vivante, elle lui aurait dit d'arrêter de taper, que je n'étais pas un punching-ball. Las, elle est partie pour un monde meilleur quand je suis entré dans la vie de mon père.

Je pense qu'il m'en a toujours voulu d'avoir tué sa femme. Il me l'a dit, ça doit être vrai !

« TUUT » l'avertisseur de l'Audi me fait faire un bond. « Alors monsieur le curé, vous en avez marre de vivre ? » Le chauffeur crie par la fenêtre, il rit aussi, très fort, de sa blague qui n'en est pas une. Je lui fais un sourire accompagné d'un signe de la main qui semble amical, mais qui a le majeur plus tendu que les autres doigts... Pauvre type, si tu savais... on vient de me menacer de mort...

Ces émotions m'ont donné envie de faire une halte chez Allan. Il tient le troquet du village. Je me dirige d'un bon pas vers l'établissement pour me jeter un kawa derrière le col de ma soutane.

Je ne suis pas le seul au café. Allan sert, discute et nettoie, il fait tout. Il a trente ans, vit dans le péché avec Iris, une jeune tahitienne qu'il est allé

chercher au retour de ses vacances dans les îles, il y a cinq ans.

Elle a le bonheur en elle, sa femme, elle va bientôt accoucher de triplets. Je ne sais même pas s'ils seront baptisés. Mais je m'en fiche, après tout, ils feront bien ce qu'ils voudront.

« Monseigneur en pince pour mon café ! » Dit Allan hilare en posant la tasse devant moi. Je l'ai vu naître. Il a toujours eu des blagues qui ne faisaient rire que lui. Je lui souris pour lui être agréable et je lui dis « Sacré Allan, toujours le mot pour rire », il repart content vers son comptoir.

La boisson que je touille dans ma tasse, me fait penser aux aiguilles d'une pendule qui tournent, au temps qui passe ...

Je me souviens, enfant, de mon paternel, mineur malgré son grand âge, qui passait ses journées à me tabasser.

Je suis né dans le nord, près des terrils, vous savez ces montagnes noires du charbon extrait. Aussi noires que l'âme de mon géniteur, que toute ma vie dédiée à la religion ne pourra pas racheter. Mon père m'a enseigné que les gens étaient mauvais, la nature était moche et la société vicieuse. J'ai bien appris surtout qu'il était un être abject et que si je voulais m'en sortir, alors je devais faire le contraire de ce qu'il

me disait. Je devais penser autrement et agir différemment. Au point que quand il critiquait un homme d'Église, je lui répondais que je serai curé. Je lui ai répété si souvent que j'ai fini par en devenir un.

A l'école, j'étais le fils du soûlot, le fils de Régis, celui que tout le monde détestait, car il était vulgaire et méchant. J'ai été profondément meurtri par les paroles de mes compagnons de classe. J'ai dû me battre pour sauver notre honneur que mon père s'évertuait à détruire. J'aurais pu tomber dans la débauche, mais j'ai préféré être curé. A contrecœur, c'est vrai. Aujourd'hui, je transmets le bien, je parle d'espoir et de bonté, mais je sens que je deviens comme mon paternel, aigri et mal

embouché. Je dois me surveiller, car dans mes sermons, ma rancœur a tendance à ressortir.

Le café est fort et amer, comme la vie, comme ma peine. Je n'ai pas pu fonder de famille à cause de mon père, je n'ai jamais aimé qu'en silence et j'ai voué ma vie à une cause qui n'est pas la mienne. Voilà qui je suis. Un être perdu dès sa naissance.

Je sens gronder en moi le son sournois de la révolte. J'avale le verre d'eau fraîche pour éteindre le feu de ma colère. Je souris à ceux qui me regardent et je rentre au bercail. Au presbytère pour être précis.

J'ai fait le point, mais je ne sais toujours pas pourquoi on veut me tuer.